

Hervé Gaye-Bareyt

La *Fin'Amor* ou cet étrange objet du désir *

L'amour courtois ou *Fin'Amor*, encore dénommé *die Minne* en Allemagne, est un thème sur lequel Lacan revient tout au long de son enseignement. Dans sa première occurrence, le 31 mai 1956, il rapproche la psychose de « la folie de pur mirage ¹ ». La supplique de Bernard de Ventadorn à sa muse Aliénor d'Aquitaine interroge en effet le singulier statut de ce lien fervent à la Dame ² :

« Main à main jointes, livré à son bon plaisir,
ne plus vouloir que rester à ses pieds sans bouger. »

Marguerite Porete disait ne ressentir aucune Joie car elle était la Joie même. Brûlée comme relapse en place de Grève, cette béguine mystique chantait vers 1290 dans son *Miroir des âmes simples et anéanties* :

« J'ai dit : je l'aimerai.
Je mens, je n'y suis pas !
Il est seul à m'aimer
Il est, je ne suis pas !
Et plus rien ne m'importe,
Sinon tout ce qu'il veut,
Sinon tout ce qu'il vaut.
Il est plénitude.
J'en reçois plénitude.
C'est là le divin cœur,
Et nos amours loyales. »

Portée par ce langage extrême, pétrie de cette langue dite langue d'oc à partir du ^{xiv}^e et romans ou lemosi avant, cette *Joy va* « incendier » toute l'Europe, d'Espagne en Angleterre, de la France du Sud à celle du Nord, en Italie, en Sicile, en Hongrie, en Autriche, en Allemagne, en Suisse et jusqu'au Portugal à la fin.

« Écoutez, il ne saura où fuir
celui que le feu ronge. »

chantait Marcabru (1130-1149), l'enfant trouvé dit « pain perdu ».

La *Joy* est une puissance, un souffle créatif autant que destructif, une jubilation terrible, disent les auteurs. Elle nous évoque la jouissance, mais une jouissance qui irradie de toutes les nuances de l'amour l'hétérogénéité de la Dame impavide à l'aide d'un vocabulaire qui s'invente à la mesure où cette poétique érotique se déploie : *joven* (jouvence, jeunesse), *gaiïa* (gai, de *gaheis*, impétueux et libre), *talan* (inclinaison, penchant amoureux), *druerie* (amitié, affection, plaisirs amoureux), *solaz* (désir, joie, divertissement), *delit* (delectation), *envoisier* (se réjouir, s'adonner au plaisir), etc. Les mots s'inventent, truculents, fantasques, exaltés. La poésie et l'amour sont l'un à l'autre comme le sont la chair et l'ongle, ainsi que le chantait Arnaut Daniel de Ribercac en son temps. L'amour commande de dire et de dire en poésie. La langue d'oc est dite langue d'amour.

À la fin de son enseignement, le 8 janvier 1974, dans son *Séminaire XXI, Les non-dupes errent*, Lacan pose que « l'amour, c'est l'amour courtois ». Veut-il laisser entendre que de cette faille d'où s'élève le chant, cette faille qui fait la division du sujet, cette faille d'où « dans l'Autre part la demande d'amour ³ », « la jouissance condescendrait au désir » ? Le Cantique des Cantiques nous rappelle que chant se dit en hébreu *Shir*, qui veut tout autant dire Un. Et dans cet unisson se déclame pour la Dame un dire à situer du côté de ce point extrême que nous désigne l'étymologie du mot *fin*. La *Fin* est tout autant invitation à l'exploration de ces contrées extrêmes de l'amour qu'art de dire. C'est là l'art du *trobar*, littéralement « trouveur », que d'inventer par-delà la béance que va dévoiler Lacan sous leur plume :

« L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation deux. La relation d'eux qui ? – deux sexes ⁴. »

Dans ce rapport du servant à la Dame, sa *Domna* pour en marquer l'allégeance, les épreuves endurées, la retenue toujours et encore exigée, les affres, les tourments, mais aussi la turpitude de la pensée, c'est une écriture de l'impossible qui s'élève, se transmet, se répand, du XI^e au XIII^e siècle, à travers ces lieux prestigieux que sont restés Ventadour, Blayes, Rodez, Brioude, Les Baux, Uzarche, Vacqueras, Poitiers, Romans, Forcalquier. Sans oublier les cours de Champagne, de Normandie et d'Angleterre, que l'on a pu désigner du nom de « cours d'amour », sans trop savoir ce qui s'y réglait. Ce qui s'y réglait, poursuit Lacan, en ces pages décisives du *Séminaire XX* où il émascule La femme pour poser qu'elle n'est pas toute,

« [...] c'est une façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel, en feignant que c'est nous qui y mettons obstacle. C'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tentée. Mais comment en dénoncer la feinte ⁵ ? »

Depuis longtemps la *Joy* fait débat dans l'Église. Cette dernière voit dans l'aventure courtoise le plein épanouissement de la *delectatio morosa*, dans laquelle la tension du désir est éternisée, alors que les moralistes médiévaux, après ceux de l'Antiquité, considèrent que c'est péché de se complaire trop longtemps dans le plaisir de la chose interdite.

« Si l'éventuel péché n'est pas entretenu longtemps dans le plaisir d'y penser, mais qu'on le repousse aussitôt, à la manière dont l'autorité virile aurait rabroué la femme à peine y avait-elle goûté, il n'y a que faute vénielle. Si au contraire on se complait longtemps dans la pensée du plaisir imaginé, même lorsque fait défaut la volonté d'accomplir l'action qui y correspond, il y a péché mortel ⁶. »

Ainsi parlait Pierre Lombard (1100-1160).

Il est donc question de réduire le plaisir à sa portion congrue entre le mouvement premier, dit « appétitif premier » – son surgissement –, et le mouvement secondaire qui ouvre à une délectation par imagination. Ici les médecins rejoignent les moralistes cléricaux. Car ils ont cerné une maladie accréditée en Occident par Constantin l'Africain (1020-1087) : l'*amor heroicus*. Cette maladie résulte d'un excès ou d'un défaut d'imagination concupiscente, générant une forme maniaque et une forme mélancolique : la bile noire. Il faut donc procéder à un rééquilibrage des facultés plurielles engagées en y proscrivant l'imagination.

Or, cette tension du sujet aux prises avec l'objet de son désir, nous en connaissons la formule : \$ ◇ a. C'est donc l'espace du fantasme qui semble se déclamer avec cette poétique. Ce qu'accrédite le philosophe Agamben :

« La découverte médiévale de l'amour est en vérité la découverte de l'ir-réalité de l'amour : c'est-à-dire de son caractère fantasmatique. La connexion entre désir et fantasme, que l'Antiquité avait à peine pressentie avec le *Philèbe* de Platon, le Moyen Âge la pousse jusqu'à ses extrêmes conséquences : c'est à cela que tient la nouveauté de son éros, et non à une prétendue absence de spiritualité érotique du monde classique ⁷. »

À cette époque, cet espace se nomme *Mora*. Il n'est autre que l'anagramme d'*Amor*. Ovide dans son *Art d'aimer* en repère la puissance, mais pour en faire une technique de séduction – l'attente qui nourrit le désir. L'Allemand a un terme tout à fait adapté pour rendre compte de cet espace fondé sur la pensée et la mémoire de la femme aimée : la *Minne*, de *Meinen* – avoir dans l'esprit, être concerné par – et *Meinung* – ce à quoi on pense, ce qu'on a sur le cœur. Ces deux mots sont issus d'un même groupe latin : *menini* – je me souviens –, *menere* – rappeler, faire souvenir, fixer son attention sur – et enfin *mens* – l'esprit. Eux-mêmes dérivent du grec

μενοινάω, penser à, songer à, désirer. La *Minne* est donc un terme tout à fait adapté à notre incursion analytique du fantasme.

Perdigon (1192-1212) le cerne quand il dit :

« Mais si le bien est aussi délicieux, savoureux,
que le mal est harcelant, cuisant,
mieux vaut encore mourir, que de ne pas savoir l'attendre. »

et Peire Rogier (1160-1180) :

« Mieux vaut n'avoir d'elle qu'un long désir qu'avoir une autre à volonté. »

Il existe d'autres thèses pour expliquer le surgissement de cette poésie en ces temps durs où la femme demeure néanmoins une monnaie d'échange. Il suffira de relire en page 174 du séminaire *L'Éthique* le cas de la comtesse de Comminges pour se le rappeler. L'une de ces thèses a retenu mon attention. Elle veut faire valoir le concours d'influences multiples pour faire advenir « un temps du féminin », un temps où une quarantaine de *trobaritz*, des femmes, vont chanter « cette amour », car l'amour est féminin en langue d'oc. Aux côtés d'Aliénor, nous trouvons Marie de Champagne, sa fille, mais aussi toutes celles qui laissèrent dans l'histoire leur illustre nom : Azalais de Porcairagues, Clara d'Anduza, la comtesse de Die, Maria de Ventadorn, N'Alalisina Iselda, Na Castelosa, Na Guilhema de Rogers poétisaient sur leur *joglar* malgré le *postestat* de leur seigneur et maître. Mais faut-il suivre Baldwin (*Anthologie de la poésie lyrique française des XII^e et XIII^e siècles*) quand il nous dit que c'est grâce à la grande dame cultivée et courtoise qui fait son entrée dans la société et la littérature françaises que l'on a pu redécouvrir la femme ? Ce temps du féminin, c'est aussi l'entreprise de Bernard de Clairvaux, qui élève la Vierge Marie au rang de l'adoration suprême, avec ces commentaires faisant valoir que, si les deux sexes avaient pris part à la chute, il était normal qu'ils contribuent à la rédemption. Certains ont cru même voir chez Rober d'Arbrissel, fondateur de l'ordre ou plutôt de la communauté hommes-femmes de Fontevraud, un inspirateur de Guillaume, le premier troubadour.

Lacan a-t-il connaissance de ces thèses lorsqu'il nous dit, espiègle :

« Avouer que placer en ce point d'au-delà une créature comme la femme est une idée vraiment incroyable⁸. »

Marcabru (1130-1149) en rit à sa guise :

« Femmes, vous serez les meilleures du monde,
mais chacune est devenue amante. Cela vous met
en péril, les cons se sont mis en route. »

Où se mesure que La femme n'est pas toute, un pied ici dans la fonction phallique et un pied là dans cet ailleurs, l'Autre jouissance qui fait

mystère – et donc connerie – depuis la nuit des temps, surtout pour ceux qui sont à plein dans la fonction phallique et qui veulent régler le cours de ce qui leur échappe, au plus près de l'objet qui cause leur désir : l'objet a.

« La fente de la Femme Obscure
est source du Ciel et de la Terre »

annonçait il y a deux mille cinq cents ans le Tao-tö-king, dans le *Livre du Principe efficace*.

Ces visages du féminin qui viennent au cours des temps et des cultures affleurer en cette pointe extrême de la jouissance, laissent à penser que l'amour courtois n'est pas tant le raffinement maniéré qui progressivement va se romantiser et s'encourtoiser, que bien plutôt un amour extrême : celui qui évoque le tranchant d'un couteau – « Nous avons pièce et couteau », disait Guillaume, le premier troubadour, de son verbe brutal quant au réel du sexe. Mais où je propose d'entendre que s'y dessine l'incise du signifiant sur le réel d'où procède la faille, la béance, la vacuole autrement nommée *das Ding* dans le *Séminaire VII*, la Chose, au principe même de l'aliénation-séparation à l'ordre symbolique.

« [...] elle est, cette chose, ce qui du réel [...], du réel primordial, dirons-nous, pâtit du signifiant ⁹. »

Cette Chose, Lacan l'excave de la première modélisation de Freud. Sous la plume de ce dernier, en 1895, dans *l'Esquisse*, au chapitre « La pensée cognitive et reproductrice », la perte y transparait sous la forme d'un montage déplié autour de trois situations. Le « complexe de l'objet », ainsi nommé par Lacan, Freud le constitue d'un neurone a et d'un neurone b pour désigner l'investissement chargé en désir : ce serait le sein vu de face. Cette image est confrontée à une autre investie en perception, le neurone a plus le neurone c : le sein serait vu de profil. Freud dit en 1895 :

« Le langage décrit le neurone a comme une "chose" et le neurone b comme l'activité ou la propriété de cette chose, bref, comme son attribut ¹⁰. »

Il est d'emblée très clair que tout le processus de la pensée reproductrice qui deviendra l'identité de pensée découle d'un écart, « d'une dissemblance », dit-il, entre le désiré et le perçu, alors que l'identité de perception qui se réalise dans l'expérience hallucinatoire de satisfaction ne permet pas de gain.

En 1925, dans « La dénégation », Freud se fait plus précis :

« Ainsi le premier but et le plus immédiat de l'épreuve de la réalité n'est pas de découvrir un objet de perception réelle correspondant à ce qui a été imaginé, mais de redécouvrir cet objet, de se convaincre qu'il est toujours là... Mais de toute évidence, une condition nécessaire de l'épreuve de la

réalité est que les objets ayant jadis procuré quelques satisfactions réelles aient été *perdus*¹¹. »

Et Lacan de conclure :

« Aussi bien cet objet, puisqu'il s'agit de le retrouver, nous le qualifions d'objet perdu. Mais cet objet n'a en somme jamais été perdu, quoiqu'il s'agisse essentiellement de le retrouver¹². »

En 1895, c'est, je cite Freud, « la partie disparate (non comparable) » qui met au travail. Et elle met au travail de retrouver cet Autre absolu du sujet, la mère, cet objet « qui a apporté au sujet sa première satisfaction (et aussi son premier déplaisir) et qui fut pour lui la première puissance¹³ », ainsi que le nomme Freud. Or, cet objet, on le retrouve tout au plus comme regrets. Ce n'est pas lui qu'on retrouve mais ses coordonnées de plaisir.

Dans son *Chant de l'Ardent Désir*, Ibn Arabi (1240-1164), d'origine andalouse, s'adresse à la belle Nizanne rencontrée à la Mecque :

« L'adorée, en l'évoquant je la rends insaisissable,
Invisible au regard partout où il scrute.
L'image voulait la montrer.
Elle s'annule devant sa splendeur.
S'évertuant à la qualifier
Elle ne peut l'atteindre. »

Chose évoquée, chose estompée, pourrait-on résumer pour souligner le hors-symbolique et l'anamorphose de cette réalité muette qu'est *das Ding*. Le signifiant ne peut pas représenter la Chose ou, plus exactement, il ne peut que la représenter. En même temps, elle ne se présente à nous que pour autant qu'elle fasse mot, comme on dit faire mouche... mais aussi motus et bouche cousue. Ce vide central au cœur de la représentation est le premier extérieur en tant qu'étranger. Mais il est tout à la fois proche et familier, ce qui en fait cet extérieur intime, cet « extime », nous dit Lacan.

Tout le renversement opéré par Freud est d'avoir montré que la Loi morale repose dans la gouverne du sujet de l'inconscient. Au niveau du principe de plaisir, il n'existe pas de Souverain Bien. Le Souverain Bien qui est *das Ding*, la mère, l'objet de l'inceste, est un bien interdit. Le désir pour la mère ne saurait être satisfait, parce qu'il conduirait à l'abolition du monde de la demande qui structure le plus profondément l'inconscient.

Dans *Le Roman de la Rose*, au pied du jardin clos des délices, le héros peut continuer à rêver à la Rose entrevue. Elle a pour maître Dédruit. Ce jardin d'amour ou « lieu des lieux » est un topos fantasmé qui poursuit le thème antique du *locus amoenus*, lequel sera assimilé à la Vierge Marie, l'intouchable immaculée. Sans la Loi, la Chose est morte. Mais, demande

Lacan, comment est-il possible de dépasser cette dialectique de la Loi et du désir, de dépasser ce roc de la castration qui pour Freud est la butée de la fin de l'analyse ? Il se dessine avec cette question une éthique qui va au-delà de la loi de l'interdit et au-delà du signifiant. Cette éthique vise le réel que postule *das Ding*. C'est avec cette question que Lacan introduit, dans ce *Séminaire VII*, le 23 décembre 1959, l'amour courtois. Il attend de cette érotique qu'elle nous enseigne un franchissement. C'est en ce sens une *poéthique* :

« La découverte freudienne, l'éthique psychanalytique nous laissent-elles suspendus à cette dialectique ? Nous avons à explorer ce qu'au cours des âges, l'être humain a été capable d'élaborer qui transgresse cette Loi, le mette dans un rapport au désir qui franchisse ce lien d'interdiction, et introduise, au-dessus de la morale, une érotique ¹⁴. »

Et d'y répondre le 20 janvier 1960 : la Dame vient à y représenter la Chose. L'érotique courtoise se révèle être une œuvre de sublimation des plus pures en ce sens qu'« elle élève l'objet à la dignité de la Chose ». La sublimation ne consiste plus en un changement d'objet, ni en une déssexualisation. Ce qu'elle vise, « ce que demande l'homme, ce qu'il ne peut faire que demander, c'est d'être privé de quelque chose de réel ¹⁵ ». D'être privé de la possibilité traumatique de la jouissance. Le réel est bien la garantie de la Chose.

« Moi je peux la perdre, mais Elle ne me perdra jamais »

chantaient Perdigon (1192-1212).

Il y a donc une disjonction de l'objet et de la Chose. Le champ de la Chose, à l'origine de la chaîne signifiante, est un lieu où est mis en cause tout ce qui est lieu de l'être ¹⁶. Aussi l'invocation désirante de l'amant ne s'adresse-t-il à la femme qu'en tant qu'objet de désir quand ce qui est visé, l'objet du désir, n'est qu'être de signifiant. À sa supplique ne répond que la radicale hétérogénéité de la Dame, l'effroi de ce réel suffocant que cerne le poète Arnaut Daniel ¹⁷.

Pour conclure

Avec cette érotique feint de s'écrire le « pas de rapport sexuel », la feinte reposant sur cette écriture du fantasme qui vient recouvrir la béance, l'en-forme demeurant cependant toujours dans un rapport anamorphique avec le réel voilé et révélé. L'invention est ici œuvre de sublimation : le désir au creux duquel gît la faille s'y éternise, l'éternisation faisant suspens à la castration.

Treize ans plus tard, dans le *Séminaire XX*, Lacan réaborde ce thème au chapitre « Dieu et la Jouissance de *La* femme », et nous engage à en

« dénoncer la feinte ». Qu'est-ce à dire ? Il vient de faire compliment de la qualité de son séminaire *L'Éthique*, le seul entre tous qu'il aimerait réécrire. Mais il dit tourner maintenant le dos au troubadour Jauffré Rudel pour s'en revenir à Aristote. Ne désigne-t-il pas par là qu'il s'engage sur le chemin de la logique, mais sans pour autant renier sa *poétique* ? Il a longtemps évoqué la Dame. Il pose maintenant que La femme n'existe pas...

Mots-clés : amour courtois, la Dame, complexe de l'objet, la Chose, sublimation.

* ↑ Texte présenté en juin 2017 au séminaire de Sol Aparicio sur le thème de l'année 2016-2017, « La relation à l'autre, sa structure, ses passions ».

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 288.
2. ↑ Toutes les poésies citées sont empruntées à l'essai de J.-C. Marol, *La Fin'Amor, Chants de troubadours, XI^e et XIII^e siècles*, Paris, Seuil, 1998.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11.
4. ↑ *Ibid.*, p. 12.
5. ↑ *Ibid.*, p. 65.
6. ↑ P. Lombard cité par C. Baladier, *Amour et discours dans l'amour courtois*, Paris, Hermann, coll. « Lettres », 2010, p. 31.
7. ↑ G. Agamden cité par C. Baladier, *ibid.*, p. 140.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 253-254.
9. ↑ *Ibid.*, p. 142.
10. ↑ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, p. 346.
11. ↑ *Ibid.*, notes de bas de page, p. 345 (cité par la traductrice Anne Berman : sa version ne correspond pas avec celle du texte des PUF. Il n'y a pas non plus de contresens).
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 72.
13. ↑ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », art. cit., p. 348.
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 101.
15. ↑ *Ibid.*, p. 179.
16. ↑ *Ibid.*, p. 253.
17. ↑ *Ibid.*, p. 192.